

Le Puits de Noé

Tannguy

Avec mes remerciements tout particuliers à Georges, Brigitte, Mercedes, Philippe et Serge pour leur lecture attentive et leurs précieuses remarques, ainsi qu'à Valérie, Bernard, Jacques et Pascal

A Simon et Timo, Nicky et Philippe, Kai, et Samuel sans la rencontre desquels je n'aurais sans doute jamais écrit ce livre.

« C'est comme construire une nouvelle ville, une nouvelle vie, dans un endroit où il n'y en a jamais eu, dans une forêt ou un désert complètement abandonnés, oubliés. Les personnages nous font pénétrer dans un autre monde; F., l'intercesseur, montre le chemin. Je recommande, pour ce voyage, d'oublier le « Guide du routard » à la maison. Ce qu'aucun guide ne peut signaler, c'est la capacité qu'a le voyageur de découvrir les odeurs du chemin.

(...)

C'est F. qui va révéler le caractère propre des autres personnages. Il y a un côté bonne fée chez lui; il vient toucher les choses, et les révèle.

(...)

Ce que veut F., c'est montrer le chemin, sans être personnellement intéressé. (...) C'est un démiurge.

(...)

Nés dans l'imaginaire, les personnages renaîtront dans l'imaginaire d'un spectateur capable de les accepter, et en somme, redevenu enfant. »

Omar PORRAS

Propos recueillis par Jérôme FRONTY,

PAISIELLO, Il Barbieri di Siviglia, La Monnaie, Bruxelles, mars 2006

Prologue

Il y avait à.

Non, il n'y avait rien à. Puisque « à » n'existait pas. Pas encore.

Il y avait, comme on aurait pu écrire « Il était », comme on dit « Il était une fois ». Il y avait au milieu de nulle part, in the middle of nowhere, in the middle of somewhere, of anywhere, comme auraient dit Simon et Timo. Comme l'ont dit Simon et Timo. Tout bien réfléchi, l'ont-ils dit? Il y avait à, that's it, il y avait un puits.

Ainsi commença le conteur qui me rapporta cette histoire qu'il tenait de son père, et son père de son père, et le père de son père de ...

AVANT

I

Tu fermes les yeux et tu regardes au-dedans de toi le plus loin possible. Ou bien tu laisses ton regard filer par la fenêtre et se perdre à la recherche d'un moment heureux de ton passé. Il n'y a pas de fenêtre? Serait-elle fermée par quelque tenture, une persienne ou un volet? Laisse ta vue errer dans la pièce et se poser sur l'objet qui comme une planche de salut se transformera en radeau pour ton évasion. Tu ne sais plus ou pas encore ce qu'est une fenêtre? C'est que tu es proche d'atteindre le point de départ de cette histoire: la tienne.

C'est toi le nomade qui apparaîtra au prochain chapitre de cette fiction. Te voilà face au jeu d'un puzzle magique; l'agencement entre les pièces permet mille et une compositions.

Les paysages, c'est toi qui les camperas ou qui les dessineras. Les décors, c'est toi qui les planteras et qui les peindras. Les images, c'est toi qui les colleras ou qui les colorieras, tout droit sortis de ton imaginaire pour servir d'illustrations à ce récit qui n'est autre que le fruit de ton rêve: ton récit.

Quand tu trouveras que l'auteur pêche par trop d'invéraisemblances, tu combleras les blancs ou tu gommeras les incohérences au gré de ta propre fantaisie. Amical remède de cheval en cas d'incongruité: dormir une nuit dessus; le rêve fait des miracles.

Si tu estimes que le conteur se montre avare de descriptions, lâche la bride de ton imagination. Tu en découvriras le pouvoir. Elle t'apportera la plus précieuse et la plus satisfaisante des réponses qui se puisse attendre.

Ferme les yeux, ou bien laisse ton regard filer par la fenêtre, ou laisse ta vue se poser sur l'objet qui te ramène à ton errance passée. Celle où tu marchais en direction du puits et où sans t'en apercevoir tu croisais peut-être les pas du prophète en fuite.

Te voilà en marche, frère nomade. Ami peintre, prêt pour ton premier décor?

II

Au milieu de nulle part, il y avait un puits. D'eau. Potable. On n'y trouvait rien d'autre ou presque. Un fleuve? Peut-être. La mer? Oui, la mer. Ou plutôt l'océan, à l'occident. Et des forêts aussi, mais à quelques jours de marche.

Un jour désigne le laps de temps qui s'écoule entre un lever du soleil et le suivant, ou le précédant.

C'était un puits fait d'un simple trou en terre, et entouré d'un vague mur de bois, de pierres et de torchis, d'à peine une coudée de hauteur, juste de quoi empêcher un mouton ou une chèvre d'y tomber, et juste de quoi s'y asseoir pour se reposer.

D'âge en âge, à mesure que le niveau d'eau baissait, ceux qui étaient passés ici avaient petit à petit creusé le puits, toujours plus profond, consolidant les parois intérieures à l'aide des matériaux les plus divers qu'ils avaient pu trouver ou qu'ils avaient amenés dans leurs bagages et dont ils estimaient pouvoir se passer durant la suite de leur voyage. Tous ces matériaux descendus et façonnés dans le puits au fil du temps pouvaient ainsi raconter son histoire, le plus curieux étant que plus on

descendait, plus on trouvait des matériaux récents, alors qu'étrangement l'eau au fond du puits remontait, dit-on, aux temps du Déluge. C'est pourquoi on l'appelle le Puits de Noé.

Penchée en arrière pour reposer son ventre prometteur, la femme était assise sur le petit mur de bois, de pierre et de torchis. L'homme avait laissé filer la corde et remontait avec précaution de quoi les désaltérer tous deux. Voilà plusieurs jours qu'ils avaient quitté leurs tribus. Selon les traditions, en qualité de troisième enfant mâle, l'homme ne pouvait rester au bourg que pour accepter le métier des armes ou y demeurer au service des dieux. Il aurait pu en prenant femme embrasser la vie nomade des pères de celle qu'il venait d'épouser. Mais ils en avaient décidé autrement. Leur souhait commun était de s'arrêter, ailleurs. On leur avait parlé d'un puits à plusieurs jours de marche. Un puits dont les eaux s'étaient accumulées là au temps de Noé.

Fatiguée par le voyage, journées d'errance depuis leur départ, et le corps éreinté par une grossesse qui ne devait plus guère tarder à lui offrir le fruit de sa promesse, la femme se reposait, les deux mains grandes ouvertes posées sur son ventre en forme de poire. L'homme donna à boire à l'âne et à la mule. Puis il entreprit de dresser la tente à proximité du puits. Il en garnit le sol des tapis offerts, selon la tradition, par son père, son aîné et son second frère au moment du départ du bourg: un tapis au Nord pour la couche, enfermée d'une toile finement tissée par sa mère et ses sœurs et dont les motifs stylisés énuméraient les noms de ses aïeux; un autre tapis à l'orient pour la prière et l'autel de leurs dieux; un grand tapis central pour les repas et l'accueil des invités. L'homme disposa ensuite la couche, l'autel, et les quelques ustensiles et vivres que la mule avait pu porter.

Aux alentours verdoyait une petite végétation de broussailles, herbes folles, arbustes et fruitiers. C'est là que l'homme mena âne et mule. Et tandis que les bêtes paissaient, l'homme récolta quelques baies, des fruits, des champignons selon ce qui lui avait été enseigné, ainsi que bois et brindilles pour le feu.

Lorsque la couleur du ciel annonça que le soleil allait se coucher, l'homme et la femme entrèrent dans la tente. Pour la première fois, ensemble, côte à côte, ils ouvrirent les deux petites portes de l'autel. Une ouverture pratiquée à l'Ouest dans les peaux de la tente laissait passer les derniers rayons du soleil se glissant à l'oblique jusqu'au petit autel de bois peint. Là, l'un après l'autre, ils saluèrent leurs dieux. Ainsi en sera-t-il chaque jour aux premiers comme aux derniers rayons du soleil.

Les pierres à feu firent rapidement crépiter les quelques flammes nécessaires au premier repas au Puits de Noé.

- Il faudra construire un four.

- Demain.

- Ou un autre jour.

Rires. Les quelques vivres apportés mêlés aux produits récoltés devaient permettre de tenir les quelques jours avant l'arrivée de la tribu de la femme. Il lui fallait une compagne pour l'aider à accoucher: ce serait sa mère. Et il fallait à son homme des bras pour l'aider: ce seraient ceux de ses frères.

Le surlendemain, dans un cortège de moutons, de chèvres et de poules,

la tribu de la femme déferla sur le Puits. L'intérieur de la tente était bien trop petit pour accueillir frères, sœurs, maris et femmes, enfants et ceux et celles plus nombreux encore mais de parenté plus lointaine. On bivouaqua à l'entour. Selon l'usage, chacune des femmes apportait en cadeau à la future mère qui un mouton, qui une poule, qui une chèvre, qui un coq.

- On prétend même qu'il en fut pour offrir un cochon, ajouta le conteur. Rien n'est moins sûr.

Qui encore un ustensile ou quelque équipement. Mais le plus impressionnant et le plus symbolique des cadeaux était celui offert par la mère. Comme l'avaient fait avant elle sa mère, sa grand-mère, ses aïeules et toutes les femmes de sa lignée, elle offrit à sa fille une table joliment mais simplement décorée. Haute de près de deux coudées et longue d'environ une hauteur d'homme, elle avait la largeur d'une couche solitaire. Elle allait accueillir les futurs invités. Mais à chaque enfantement sous la tente, la table servirait également de couche au moment de la délivrance. On posa délicatement la table sur le tapis d'hospitalité. Pendant qu'à proximité les hommes construisaient un enclos pour parquer le petit bétail, les femmes s'affairaient les unes à la corvée bois, les autres au feu et à la préparation du repas. Dans le plus grand silence jusqu'au coucher, car c'était aujourd'hui le Jour Muet. Demain serait le Jour de la Terre: les frères et tous les mâles de la tribu auraient à retourner la terre sur une surface préalablement délimitée à l'aurore selon un rituel que l'on disait remonter à une très vieille ère du Chien. Et dans cette terre fraîchement labourée, les hommes planteront tomates, courges, légumineuses, aromates et tout ce qu'à ce moment du cycle luni-solaire et sous cette latitude la terre pourrait porter.

Aux dernières lueurs du Jour de la Terre, chacun vint à son tour sous la tente saluer les dieux des hôtes du lieu et formuler secrètement ses vœux devant le petit autel de bois peint. Puis ce fut une fête joyeusement animée, mêlant musique et chants dédiés à la future mère et à l'enfant bientôt à naître. On l'attendait. Et déjà tous lui souhaitaient la bienvenue, chacun à sa manière, avec ses mots, son moyen d'expression. Toute la nuit durant, ce furent rires, embrassades, compliments et vœux, chansons avec ou sans instrument, la règle immuable et inconditionnelle étant que le bivouac devait être levé au plus tard aux premières lueurs de l'aube.

De cette tribu évanouie nuitamment ne se voyait plus que la mère aux rayons du soleil naissant.

La femme pouvait maintenant accoucher. Il n'y avait plus qu'à attendre que se manifestent les signes avant-coureurs de l'événement.

Un peu plus tard, la femme donnait la vie, couchée à même la table que sa mère lui avait apportée, comme ancrée au centre du tapis d'hospitalité. La mère l'assista dans son travail jusqu'au terme de la délivrance. Le premier né au Puits s'appellera donc Noé. Premier du nom. Le grand-père maternel alluma un feu, rendit grâce aux dieux, fit glisser le seau au fond du puits, prit de la terre qu'il façonna en forme de brique avec l'eau qu'il avait remontée. Et avant de la confier à la braise, il y inscrivit: NOE, dit le Premier. Il veilla la nuit entière pour alimenter doucement le feu. Au petit matin, il dégagea la brique des cendres tièdes et la posa au bord du puits, au pied du petit mur jusqu'ici de bois, de pierre et de torchis.

Une caravane apporta un nouveau tapis en provenance du bourg, ainsi que la nouvelle de la mort du prophète. Plus tard les sœurs de l'homme vinrent tisser un nouveau motif sur la toile qui entourait la couche parentale. Il représente trois traits horizontaux superposés. Dans la langue ancienne de ce pays lointain les lettres « n o é » pouvaient se traduire le plus fidèlement qu'on pût par le mot « vie ».

III

Très peu de temps après que ma mère fut sortie de couches, raconta plus tard Noé (celui de la brique du grand-père), arrivèrent au Puits la Vanille et le Coriandre. Ils posèrent là leur sac comme on se pose tout court et plantèrent leur cagna côté Est. Ils venaient de loin.

- Par le fleuve, d'au-delà de la mer, disaient-ils.

Du coup on a su, l'air de rien, qu'il y avait un fleuve, et une mer.

Ils ne s'appelaient en fait ni Vanille ni Coriandre. Mais ils avaient apporté de leur région d'origine des parfums humains inconnus. L'un comme l'autre, on pouvait les suivre à la trace. Cette odeur s'est révélée dangereusement envoûtante. En attendant, ils ont bercé de leurs mystérieux effluves exotiques mes premières respirations dans la vie. J'ignore quand arrivèrent les suivants. C'est comme si je les avais toujours vus là. Leur tente était plantée à peu près en face de celle de mes parents. Ils avaient dû s'installer au Puits après que j'eus avalé les premières bouffées d'air aux odeurs de la vie dans le sillage de Coriandre et Vanille. Ayant on ne sait pourquoi, par respect peut-être, pris l'habitude de chanter amicalement à mes père et mère du « Toi l'Ancien; toi, l'Ancienne », ils furent donc comme de normal baptisés les Nouveaux.

Quand je dis « chanter », on m'a raconté qu'au Puits on a vite appréhendé ce que cela voulait dire. Il était rare de les entendre parler, et dès qu'ils ouvraient la bouche c'était tantôt pour muser, tantôt pour psalmodier, parfois même s'égosiller dans des trilles assourdissants. Certains étaient parfois excédés. Pour célébrer mon passage à l'âge de raison, la Nouvelle et son Nouveau nous ont gratifié les oreilles d'un concert de noms d'oiseaux: cris, hurlements, pétarades et vocalises. Toute la basse-cour en est restée coite. Le coq et le paon ont même filé s'abriter dieu seul sait où, penauds, humiliés, jaloux de tels talents vocaux. Mais comme le Nouveau était passé maître en percussions et jouait du tam-tam comme pas deux, nul n'a jamais osé leur suggérer d'aller pousser la chansonnette quelques lieues plus loin. Les soirs de fête, quand le Nouveau se mettait à battre tambour, c'était la transe garantie pour les danseurs envoûtés. Il avait le rythme dans le sang. Plus tard vinrent les Frisés. Leurs cheveux couleur charbon de bois avaient la texture d'une laine d'agneau. Tu passais ta main dans les cheveux du petit, c'était comme si tes doigts se perdaient sous les caresses d'une toison de soie. Leur arbre généalogique devait remonter à l'union d'une alpaga et d'un mouton astrakan, mâtinée des œuvres anciennes d'une chèvre angora. Une pure race de pasteurs, te dis-je, de génération en génération.

La Frisée était ronde comme mappemonde. A les voir brinquebaler leur saint-frusquin, le Frisé pouvait bien être troisième de lignée. Et il avait dû décider avec la Frisée de laisser à d'autres les rêves de la vie

nomade. Pour sûr, lorsqu'on les vit dérouler tapis, déballer le tissus aux symboles généalogiques ancestraux (chèvre, alpaga et astrakan sur champ d'azur, et pattes croisées) et le petit autel de bois peint.

- Sous peu, dit mon père, c'est toute la famille qui va débouler.

Et ma mère a ajouté:

- La table! Surtout la table!

La Cuivrée, elle, n'était pas grosse, et le Cuivré n'était pas troisième de lignée. On les a appelés ainsi à cause de leur teint cuivré. Ils n'avaient rien. On leur donna une tente. Ils firent leur nid, entre celle des Nouveaux et celle de Vanille et Coriandre. Quand on leur servait du « les Cuivrés », leurs yeux s'illuminaient d'une lueur de fierté. Rien qu'à voir les seins de la Cuivrée, comme potimarrons au soleil couchant sur la pampa, t'avais compris ce qui luisait dans leurs regards. Et leurs fesses à tous deux, tout le monde les qualifiait de pur melocoton sans absolument savoir d'où venait ou ce que pouvait bien signifier cette appellation.

- Une couleur pareille, t'en verras plus avant un de trois quart de pouce eau chaude à gauche ou une main courante polie au fil du temps dans une gare de chemin de fer, ajoutait le conteur.

Mais là personne ne comprenait, parce qu'un trois quart de pouce ou une main courante, c'était aussi abstrait au Puits qu'une gare ou un chemin de fer. Par contre la couleur des nichons de la Cuivrée au soleil levant sur la pampa, pour du concret c'était concret. Certains préféraient la couleur de ses fesses au soleil couchant. Le sujet faisait gamberger. Moi, c'était tout vu bien vu et vu de mes yeux vu: sa poitrine au rouge soleil, levant.

Et dire que j'étais à peine plus âgé que les Cuivrés. Lui, je l'aurais bien recyclé au service des dieux, rien que pour les potimarrons et les melocotones de la Cuivrée.

Je ne sais comment cela est arrivé. J'ai un instant perdu de vue les horizons vallonnés de la Cuivrée, et sans avoir eu le temps de réaliser ce qui m'arrivait, j'ai découvert que les parfums charmeurs avaient aussi un goût. Pour moi, cette première révélation eut le goût de la Vanille. Les quelques fois où j'en ai repris, elle respirait chaque fois davantage cette odeur si prenante que je ne pouvais que m'y laisser prendre. J'avais beaucoup attendu. Coriandre ne fut pas long à me faire découvrir de semblables parfums enivrants. Il me semblait que sa transpiration flairait l'herbe des dieux. Je ne sais si elle l'a su. J'ignore s'il a su. Ce que moi, en tout cas, je n'ai jamais su, c'est-ce que pouvaient donner le goût et l'odeur de la vanille mêlés au coriandre. Mystères et secrets de la vie. Par contre je sais grâce à eux ce que sont le fleuve et la mer, et même aussi ce que c'est qu'un fleuve qui se jette et se perd dans la mer.

IV

Peu après le lever du soleil, le Frisé avait comme chaque matin ouvert la porte de l'enclos où ses bêtes passaient la nuit. La traite matinale terminée, il menait paître son troupeau dans les environs, pour revenir le soir peu avant le crépuscule, de façon à pouvoir adresser aux dieux les rituels sacrés de leurs ancêtres, quotidiennement avec la Frisée au soleil couchant.

Alors qu'il retirait une épine d'une des pattes d'un agneau de la dernière portée, un des chiens a soudain filé. Comme une vache piquée par une

mouche d'orage, le chien a décampé sans autre signe avant-coureur du moindre danger.

- Voyou, ici, l'a-t-il rappelé. Ici, Voyou. Foutu clébard, il porte bien son nom.

Il aurait peut-être dû s'inquiéter. On dit que les animaux possèdent un sixième sens et présentent souvent les signes précurseurs, par exemple, de quelque danger, les chiens en particulier. Mais aucun des deux autres mâtins ne semblait le moins du monde inquiet. De gauche à droite, et de droite à gauche, ils surveillaient paisiblement le troupeau. Et ni les chèvres ni les moutons ne présentaient la plus petite marque de nervosité.

- Foutu clébard. Il a dû flairer une chienne en chaleur.

Lorsqu'il a rejoint le Puits en fin de journée, le Frisé n'a pas tout de suite compris. Le Voyou était assis à hurler devant la tente comme un loup par une nuit de pleine lune. Le « foutu clébard » hurlait à la mort. A la ... Te di-ou te stramaledissa! Et c'est là que le Frisé a compris. Le temps d'entrer dans la tente, il en ressortit hurlant plus fort encore que le Voyou.

A celle-là personne ne s'était attendu. Bien sûr on savait que cela arriverait un jour. Qu'il y aurait bien une première ou un premier. Que c'était inéluctable. Notre fin à tous. Certains tentaient d'exorciser l'issue même de l'événement en tentant de rejeter la chose sur quelqu'un d'autre. Les pronostics allaient bon train à mi-mot:

- Sûr qu'avec son âge ce sera certainement ...

- Mais quand tu vois la santé de ...

- Il paraît que ...

Et tous à peu près recherchaient dans le silence le moyen de conjurer ce macabre sort, ou à tout le moins de le reporter le plus tard possible.

Le Frisé et la Frisée ont dit qu'ils voulaient enterrer leur gamin derrière la tente. Quelqu'un a dit qu'avec la chaleur qu'il faisait à cette période, il vaudrait peut-être mieux l'incinérer. La dessus la Frisée hurlait de plus belle, et le Voyou semblait obligé de l'imiter. Chacun y allait de son avis ou de son idée au milieu des hurlements des Frisés.

A la nuit tombée, on a fait un grand feu à proximité du puits. Le mot est passé sans ordre de tente en tente. Hommes et femmes se sont rassemblés. Les enfants impubères avaient été couchés. Chacun put exprimer son opinion. Coriandre a raconté que chez certains peuples le parent le plus jeune emportait sur son dos son père ou sa mère trop vieux ou malade jusqu'au haut d'une montagne et l'y laissait là attendre la mort venir.

- D'ici à trouver une montagne, il faudrait marcher déjà au moins jusqu'à apercevoir la première, dit le Noé deuxième du nom.

Vanille a ajouté que chez d'autres peuples on confiait les dépouilles au courant du fleuve ou aux profondeurs de la mer.

Un mort, ça ne s'abandonne pas au bord du chemin.

Dans le plus strict respect des convictions et des pratiques de tous, on s'accorda pour laisser à chacun le libre choix de ses rituels funéraires.

Mais il fallait compter avec l'ardeur du soleil à certains moments. On ne pouvait prendre le risque d'enterrer ses morts à proximité des tentes et surtout du puits d'eau. Une étendue sablonneuse à une demi-journée de marche au Nord-Est pouvait convenir.

La nuit fut passée à veiller le petit corps. Le lendemain eurent lieu les

rituels sacrés hérités des tribus d'angora, d'alpaga et d'astrakan. Au petit matin suivant une troupe s'ébranla cérémonieusement en direction du Nord-Est, pour revenir plus tard au soleil couchant. Le Voyou fermait la marche. Le Frisé et la Frisée répandirent au sol sous les tapis de la tente et à son alentour un peu de cette terre sablonneuse qu'ils avaient ramenée.

Le Puits de Noé avait son cimetière. On l'appela le lieu-dit Le Frison, en souvenir du premier voyageur échoué là sous son dernier abri de terre.

On dira plus tard:

- Je vais au Frison. Nous sommes allés chez le Frison.

Il paraît que le geste usuel passé au travers des générations et consistant à caresser de la paume de la main la terre où repose un défunt se rattache dans la mémoire collective inconsciente aux doigts se perdant dans la toison si douce du petit Frison.

Suite à l'édition.

*« Hâte-toi de transmettre ta part de merveilleux »
(René Char)*